BIOG.

Nouvelles Littéraires 4 Août 1949

André Boivin, mon Maître

Après la mort récente de L. Rapkine, la Biologie et la Biochimie françaises sont cruellement éprouvées de nouveau par la perte du grand bactériologiste André Boivin, ancien chef de service à l'Institut Pasteur de Paris, professeur de Chimie biologique à la Faculté de Médecine de Strasbourg, membre de l'Académie de Médecine et correspondant de l'Académie des Sciences. Nos lecteurs trouveront ci-dessous l'hommage touchant que lui rend son élève et collaborateur le Dr A. Delaunay. André Boivin s'était souvent exprimé dans cette page scientifique des « Nouvelles Littéraires ». Il y avait même, en janvier 1948, appelé l'attention sur les expériences de Rothen à New-York, avant que le public savant n'en ait eu connaissance en France, avant aussi d'y consacrer un inoubliable exposé au « Séminaire » de Louis de Broglie (Institut Henri Poincaré, Sorbonne).

Le public cultivé connaissait particulièrement André Boivin par l'admirable livre qu'il a donné, avec Albert Delaunay justement, et dans la collection de Jean Rostand, sur « La Défense de l'organisme contre les microbes ». Il m'avait promis pour la collection « Sciences d'aujourd'hui » un ouvrage où il comptait montrer tout ce que le monde immense des bactéries nous apprend sur la vie, sa nature profonde et son évolution. Une mort si prématurée, une perte irréparable auront, hélas ! arrêté ce travail parmi tant d'autres.

A. G.

AVEC André Boivin, que l'affreuse mort vient de ravir à l'âge de 54 ans, disparaît un des premiers immunologistes de France et du monde. Les lecteurs des *Nouvelles Littéraires*, qui avaient appris à connaître son talent par les articles toujours incisifs qu'il a donnés à ce journal, sentiront eux-mêmes le poids d'une telle perte, mais pour nous, ses élèves, pour nous qui avons vécu dans son intimité, qui avons éprouvé directement l'éclat de sa lumineuse intelligence, cette fin prématurée revêt un caractère bouleversant ; elle nous emplit de révolte et de détresse.

La vie d'André Boivin offre, à elle seule, une histoire exemplaire, car elle indique ce que des dons naturels peuvent produire lorsqu'ils s'unissent à la constance et à la foi. Né à Auxerre dans le milieu le plus modeste, il connaît, dès l'école communale, les triomphes de l'élève exceptionnel. On décide donc qu'il sera instituteur ; cette profession l'enchante car il y eut toujours en lui l'âme d'un enseigneur et d'un apôtre. Mais la première guerre survient. Le voici infirmier dans un hôpital militaire, à Marseille. Il occupe la charge de garçon de laboratoire et on ne lui demande d'abord que d'assurer les fonctions les plus serviles. Cela ne suffit pas au jeune homme. Il veut exactement comprendre ce que font ses supérieurs lorsqu'ils manipulent les tubes de cultures microbiennes. Aussi passe-t-il ses nuits à lire et à s'instruire. En quelques mois, il a tout lu, tout compris, mieux encore, il a découvert sa véritable vocation : il ne sera pas un instituteur, mais un biologiste, un chercheur, et aussi un professeur, car son goût pour

gènes sont des protéines. A. Boivin montre que ce n'est pas vrai, que certains antigènes — et notamment l'antigène O qu'il parvient à isoler pour la première fois des bactéries par sa méthode à l'acide trichloracétique — que certains antigènes, donc, ne sont pas des protéines mais des complexes glucido-lipidiques. Petite chose que cela, dira-t-on ! Il s'agit au contraire d'une découverte sensationnelle et féconde puisqu'elle a permis de préparer des vaccins, notamment le vaccin antityphique, sous une forme beaucoup plus active.

A partir de 1935, l'horizon politique s'assombrit. Quelques partisans, fanatisés par la

André Boivin dans son laboratoire

propagande hitlérienne, irrités par le succès d'un Français sur le sol roumain, sèment l'agitation autour de lui. Boivin décide de revenir en France et, en 1936, il entre dans les cadres de l'Institut Pasteur de Garches, que dirigeait alors l'illustre professeur Ramon. C'est aussitôt, entre ces deux hommes de génie, une collaboration fructueuse qui répand de nouvelles clartés tant sur les anatoxines que sur les antigènes bactériens. Puis, c'est la seconde guerre mondiale... En septembre 1940, Boivin ayant été placé à la tête d'un grand service de recherches, je deviens son chef de laboratoire. Je devais le rester six ans.

Durant ces six années, nous avons vécu, côte à côte, dans la plus étroite communion d'esprit. Aidés par nos collègues R. Sarciron, R. Vendrely, Y. Lehoult, L. Corre, J. Lebrun-Pagès, E. Lasfargues, etc., nous avons poursuivi l'étude des moyens de défense naturels de l'organisme. Nous avons repris en entier et par des méthodes nou-

du noyau bactérien, puis, partant de ces données expérimentales, il ébauche une théorie remarquable qui fait de l'acide nucléique, en général, le substratum des caractères héréditaires et acquis. Il est encore trop tôt pour estimer à sa juste valeur cette théorie. Reconnaissons, pourtant, qu'elle a soulevé un intérêt passionné et que les travaux qu'elle suscitera permettront peut-être de découvrir, en bactériologie et en génétique, des horizons encore insoupçonnés.

Longtemps, la santé d'A. Boivin avait été parfaite. Mais les fatigues suscitées par de nombreux voyages et l'installation d'un nouveau laboratoire devaient lui porter un coup fatal. Une maladie longue, terrifiante, venait à bout du support corporel, mais l'esprit, lui, ne cédait qu'avec le dernier souffle.

Hier, lorsque nous eûmes conduit mon maître dans le petit cimetière de province qui l'abritera désormais, le long de cette côte Saint-Jacques qui domine les rives de l'Yonne et qu'il aimait, le professeur Terroine a évoqué devant son cercueil un autre aspect de ce vrai savant. Chercheur original, professeur hors de pair, ami plein de sollicitude, certes A. Boivin a été tout cela, mais il fut encore un homme de combat. Parce qu'il aimait la science avec désintéressement, avec passion, il voulait qu'on eût pour elle des sentiments aussi purs que les siens. Aussi n'a-t-il jamais manqué d'entrer en lutte contre les chercheurs de mauvais aloi, les profiteurs, les faux servants. Ses violences ont étonné souvent, parfois peiné. Mais comme l'a justement dit Terroine, on devrait surtout les admirer car elles grandissent encore leur auteur.

Il est mort. Tout ce que ce cerveau a pu contenir de clarté, ce cœur de tendresse, ce visage de bonheur, n'est plus. Et pourtant non, tout n'est pas perdu... Mon cher Maître, les esprits que vous avez fécondés n'égaleront sans doute jamais le vôtre. Ils ne donneront de vous qu'un reflet affaibli. Du moins ce reflet s'efforcera d'être fidèle. Nous poursuivront votre œuvre, nous continuerons de creuser le droit sillon que vous avez ouvert. Comme vous, nous serons loyaux, ardents, tenaces, heureux de bien servir le plus beau des métiers. C'est ce que nous avons tous promis, dans un mouvement éperdu d'amour filial, en déposant sur votre tombe une humble petite fleur violette.

Garches, 14 juillet 1949.

Albert DELAUNAY,

Chef de laboratoire à l'Institut Pasteur.

LA VI

★ Un important Congrès de physique atomique, particulièrement consacré aux rayons cosmiques, aura lieu dans le début de septembre, à Côme, où se tint déjà le Congrès Volta il y a quelques années. Enrico Fermi

l'enseignement ne l'a pas quitté. En 1916, il passe son baccalauréat, puis en quelques années, dans la cité phocéenne, porté par un enthousiasme qui bouscule tous les obstacles, il achève ses études de médecine et de sciences, il subvient à ses besoins en donnant une part de son temps à un laboratoire privé, il entreprend ses premiers travaux. Seul, sans conseiller, il sera pourtant un des premiers en France à extraire de l'insuline du pancréas.

En 1927, A. Boivin, titulaire d'une bourse de recherches allouée par la fondation Rockfeller, part pour la Faculté de médecine de Strasbourg. Il passera là trois ans, auprès d'un maître éminent, le professeur Nicloux, et s'y liera d'une amitié fervente avec le docteur Jean Roche, aujourd'hui professeur au Collège de France. Attiré surtout par les problèmes de chimie biologique, il met au point une méthode absolument générale pour le microdosage du carbone par voie humide, puis des techniques permettant l'évaluation des composés puriques et pyrimidiques que l'on rencontre chez les êtres vivants. En 1928, il a subi avec succès — cela va de soi — la première partie de l'agrégation. Il prépare la seconde quand on lui fait une offre inattendue. Le Dr Cantacuzène lui propose de réorganiser, à la Faculté de médecine de Bucarest, l'enseignement de la chimie médicale. A. Boivin, heureux de pouvoir donner sa mesure sans plus attendre, part pour la Roumanie en 1930.

Ses premières années dans ce pays comptent sans doute parmi les plus heureuses et les plus fécondes de sa vie. Quelques leçons lui suffisent pour faire la conquête de tous les élèves : aucun n'est resté insensible devant la voix chaude et bien timbrée, la clarté d'exposition du jeune professeur. Puis il crée au laboratoire sa première équipe de collaborateurs. Cette fois encore, la chance veille à ses côtés. Dès 1933, avec L. et I. Mesrobeanu, il découvre la nature chimique de l'antigène O. Les immunologistes désignent sous le nom d'antigènes des substances, microbiennes ou non, qui, injectées isolément dans l'organisme, incitent celui-ci à élaborer une protéine spéciale qu'on retrouve dans le sang et qu'on nomme anticorps. Jusqu'en 1933, on admettait que *tous* les antigènes

Nul mieux que Louis Parrot n'était capable d'évoquer à travers la poésie populaire, l'Espagne de Fédérico Garcia Lorca. En rendant cet hommage à la mémoire du poète assassiné, L'AGE NOUVEAU a voulu également rappeler tout ce que les Lettres françaises doivent à Louis Parrot et Jean Rousselot, qui fut son ami, trace un émouvant portrait du poète et du romancier à la conquête de son ciel intérieur.

Dans ce même numéro (août 1949) Bernard Simiot poursuit sa longue étude de la révolte annamite à l'aide d'une documentation inédite et Albert Ranc, prenant prétexte du centenaire de Gœthe et de la pensée philosophique de l'illustre écrivain, dégage à partir du déterminisme de Laplace les grandes acquisitions de la science contemporaine avec Louis de Broglie et Paul Langevin.

Antonina Vallentin, dans l'un de ses plus [illegible]

velles l'examen des phagocytes de Metchnikoff, merveilleuses cellules qui nous protègent des microbes. Nous avons envisagé aussi le cas des *opsonines*, c'est-à-dire des protéines-anticorps qui se forment au cours de toute immunisation et qui aident les phagocytes dans leur action antimicrobienne.

Instants merveilleux que ceux que j'ai passés près de ce maître ! André Boivin venait me trouver dans mon laboratoire plusieurs fois par jour. Il y apportait un prodigieux souffle de vie. On parle volontiers maintenant de la « présence » d'un être. Boivin était partout magnifiquement « présent ». D'abord il s'informait de l'évolution de l'expérience en cours, de ses résultats. Ceux-ci étaient-ils bons, aussitôt j'avais droit à ses affectueux compliments ; devant un travail bien fait, sa joie était si vive que je l'ai vu pleurer. Etaient-ils mauvais, j'étais sûr de trouver près de lui le plus serein des réconforts. Il apaisait ma déception, il cherchait avec moi l'erreur de jugement ou de technique, et il était rare qu'il ne la trouvât pas car son savoir était immense, encyclopédique.

Je m'amusais à lui poser des « colles ». Ainsi, je lui demandais : « Pourquoi cette fumée, qui se dégage, là-bas, des bois de Marnes, est-elle si bleue ? pourquoi les feuilles jaunissent-elles à l'automne ? pourquoi cette solution est-elle si mousseuse ? » La réponse venait sans tarder, précise et embellie d'un sourire. Mais mes interrogations ne s'arrêtaient pas là. Elles abordaient aussi les plus grands problèmes philosophiques, religieux ou historiques — et de 1940 à 1944, nous avons eu trop souvent l'occasion d'évoquer ces derniers. La question n'était jamais jugée embarrassante et Boivin mettait dans ses explications tant de limpidité qu'à travers lui tout devenait simple, naturel, et que je demeurais rougissant de mon ignorance première.

Il se plaisait de son côté à m'entraîner au loin, très loin, dans les domaines merveilleux de l'esprit. Il a déroulé devant moi les perspectives les plus scintillantes que peut imaginer l'intelligence la plus aiguisée. J'écoutais, je « voyais », ravi, ébloui... A l'heure où j'écris ces lignes, je me demande encore sans le savoir comment tant de connaissances avaient pu être amassées par un seul homme, mais je sais depuis toujours que les années que j'ai passées auprès de cet être prodigieux qui m'a aimé, aidé, façonné, qui m'a tant appris, resteront pour moi, jusque dans leurs modestes détails, inoubliables.

A Garches, Boivin souffrait de ne pas avoir à remplir de fonctions didactiques. C'est pourquoi il accepta, en 1946, la chaire de *Chimie biologique* que lui offrait la Faculté de médecine de Strasbourg, cette place se trouvant vacante depuis la mort de Nicloux. Il revenait ainsi dans la ville d'où il avait pris son essor, vingt ans plus tôt. Il commence alors, avec R. Vendrely et R. Tulasne, une étude approfondie de la structure chimique et cytologique des microbes. Jadis, il avait montré que les bactéries sont riches en acides nucléiques. Des recherches nouvelles lui permettent d'affirmer qu'elles renferment à la fois de l'acide désoxyribonucléique et de l'acide ribonucléique. Le premier est localisé dans le noyau. En mettant en œuvre l'action de ferments spécifiques, Boivin achève de prouver l'existence

doit y participer, et ce sera la première fois que l'illustre physicien italien, depuis longtemps aux Etats-Unis, reviendra dans sa patrie. Oppenheimer, qui fut et reste à la tête de l'énergie atomique en Amérique, viendra peut-être aussi, et Louis Leprince-Ringuet représentera particulièrement la France.

★ *Comme l'ont annoncé* Les Nouvelles Littéraires, *l'Association française pour l'avancement des sciences vient de tenir à Clermont-Ferrand, du* 15 *au* 21 *juillet, son Congrès* 1949. *Les vingt-six sections de l'Association se répartirent les travaux, depuis les mathématiques, la mécanique et l'astronomie, jusqu'aux sciences médicales et agronomiques. La présidence générale était assurée par le géographe A. Cholley, doyen de la Faculté des Lettres de Paris, d'ailleurs président en titre de l'Association même.*

★ *On a commémoré officiellement, fin juin, non sans quelque retard, la naissance de deux grands savants français : le mathématicien Laplace* (*Beaumont-en-Auge,* 23 *mars* 1749) *et le chimiste Berthollet* (*Talloires,* 9 *novembre* 1748). *Des cérémonies ont eu lieu à Arcueil, où les deux illustres savants s'étaient retirés à la fin de leur vie et avaient fondé une « Société », réplique en miniature de l'Académie des Sciences.*

★ *Un érudit, R. Fric, de Clermont-Ferrand, a heureusement entrepris de publier la* Correspondance générale de Lavoisier, *dont l'œuvre scientifique a déjà fait l'objet d'une publication officielle en six volumes, de* 1864 *à* 1893. *La correspondance demeurait en majeure partie inédite. L'Union internationale d'histoire des sciences* (*Unesco*) *met à la disposition de l'Académie des Sciences une somme de* 1.000 *dollars, qui va permettre l'édition de la correspondance.*

M. Fric — qui vient de donner un catalogue préliminaire de plus de 1.100 *cotes, au n°* 7 *des* Archives internationales d'histoire des sciences — *fait appel à tous les érudits ou collectionneurs.*

La Correspondance de Lavoisier est certainement d'un extrême intérêt, non seulement scientifique, mais général : n'oublions pas le rôle historique du grand chimiste, qui eut à correspondre avec Louis XVI même.

★ *Il faut signaler la succincte mais riche et très intéressante* Bibliographie d'histoire des

UNE EXCELLENTE VU
SUJET D'UNE IMPORT
THÉO KAHAN
L'ÉNERGIE
ET SES AP
PRÉF
LOUIS D
de l'Acad
Secrétaire perpétuel
Un vol. in-16 ave
COLLECTION SCIE
dirigée par
ÉDITIONS A
22, rue Huy

LLE DE SABLE

son anxiété sous une emphase artificielle, qui ne lui était point habituelle. Jamais il n'avait paru aussi fort, aussi alerte, et son génie scintillait, malgré les ornements vulgaires dont il essayait de le masquer, comme l'assemblée des étoiles dans la plus pure nuit.

Sans qu'il pût expliquer ce pressentiment, chacun attendait ce soir-là une révélation extraordinaire, et Bardouk lui-même semblait sur le point de révéler les grands secrets, ceux qu'on entrevoit dès qu'on a posé le pied sur le seuil. S'il n'y avait eu que nous, ses amis, autour de lui, je crois qu'il aurait délié les confidences majeures, mais, en regardant l'auditoire, il sentait ses paroles se durcir dans son gosier. Il aurait voulu les cracher comme des cailloux bruts, dont chacun tire le parti qu'il peut, et il luttait, en même temps, contre ce besoin d'effusion qui le tourmentait.

Le soir était gris et craquant de froid. De grands oiseaux blancs tournaient autour des tours du temple. Ils ne criaient pas, et leurs ailes faisaient le claquement sec des voiles arrachées du mât pendant la tempête. Un de ces oiseaux tenait dans ses serres un jeune agneau qu'il laissa échapper au moment où il volait obliquement au-dessus du conteur. La bête tomba juste devant Bardouk. Un jet de sang gicla sur ses vêtements.

Bardouk se tut, leva les yeux vers le ciel, vit les oiseaux blancs qui disparaissaient dans le ciel blanc. L'agneau blessé gémissait doucement. Alors Bardouk offrit sa vie en échange de celle de l'agneau, l'offrande fut acceptée,

cueil en pierre rougeâtre. La pauvreté même du mobilier et l'absence d'ornements en faisaient ressortir l'extraordinaire majesté. Dès que nous étions entrés dans cette chambre funéraire, nous avions éprouvé une grande impatience d'en sortir : pourtant l'atmosphère qui régnait ici était d'une douceur subtile et insinuante. Mais c'était peut-être de cette douceur même que j'avais peur.

Bardouk était enveloppé dans un grand manteau d'étoffe rouge. Après que nous eûmes disposé les plis de ce manteau selon les lignes prescrites et fixé les poids de jade qui devaient en maintenir l'ordonnance durant toute l'éternité, nous quittâmes la chambre, laissant la lampe allumée. Avant de quitter cette tombe, je jetai un dernier coup d'œil sur le cercueil. Bardouk ressemblait à un insecte recouvert de ses élytres. La draperie faisait songer à une grosse chrysalide dont, bientôt, un nouveau vivant va sortir. La chambre paraissait maintenant amicale et confortable. Notre présence seule y était importune et les objets attendaient que le dernier de nous ait quitté le tumulus pour respirer librement.

Nous jetâmes dans la fosse vide les planches qui nous avaient aidé à traverser le puits. J'aurais aimé à m'attarder dans le couloir de marbre sculpté pour connaître les histoires qui y étaient racontées, mais le Persan m'entraîna, il était irrespectueux de demeurer ici, disait-il. Peut-être aussi avait-il peur de tout ce vide. Il y avait plusieurs siècles, déjà, que la tombe avait été pillée par des voleurs qui en avaient emporté les trésors des rois et des conquérants. Nous remîmes à sa place le lion de pierre, bouchâmes avec de la terre et des pierres l'entrée du couloir. Tout en travaillant, je songeais à la chrysalide de Bardouk couchée dans son coffre de porphyre. Cela ressemblait extraordinairement à une de ses histoires...

CHAPITRE XVIII

Après la mort de Bardouk, plusieurs conteurs s'installèrent dans la ville. Ils attiraient les auditeurs par des tours de pitres, des sonneries de trompettes ou de bizarres mascarades. Ils s'enviaient, se jalousaient, se calomniaient publiquement et s'injuriaient longtemps quand il leur arrivait de se rencontrer. Alors que Bardouk s'asseyait au hasard sur une place, dans le creux d'une porte, les nouveaux venus se disputaient les emplacements qu'ils croyaient avantageux et prétendaient s'en attribuer la possession en y plaçant une bannière à leur nom, une pancarte rappelant leurs titres et leurs succès ; certains construisaient même de petites enceintes en bois dont ils réservaient l'accès aux nobles et aux riches.

Tout changea avec les nouveaux conteurs. Quelques-uns d'entre eux essayèrent de reprendre les histoires de Bardouk, mais sur leur bouche celles-ci perdaient toute couleur, toute signification. Si bonne que fût leur mémoire, ils n'avaient pu retenir que le contour extérieur du récit, le sens apparent de l'anecdote. Ils entouraient d'une outrecuidance tapageuse des récits mystérieux faits pour être murmurés en confidence. Ils blement quand ils essayaient de reconstituer les histoires de Bardouk. Les nouveaux conteurs, au contraire, devaient une bonne part de leur popularité à la facilité avec laquelle leurs anecdotes se transmettaient, même parmi les gens sans instruction. Pour flatter à leur tour la foule qui les patronnait, ils interprétèrent habilement les désirs et les aspirations de cette foule, de telle sorte qu'ils purent les lui représenter dans le miroir des contes où elle prit plaisir à se contempler.

Les étrangers qui s'arrêtaient dans la ville s'étonnaient de cette transformation. Quand Bardouk vivait, il arriva que des Fils des Etoiles venant des pays lointains reconnussent dans ses propos la trace de ses doctrines et fussent alors conduits par lui auprès du Maître ou de la Mère des Signes. Il n'était pas rare que les questions posées par un auditeur, pendant un de ces intervalles dans lesquels Bardouk répondait aux interrogations des curieux, révélassent en lui un adepte de notre foi. Bardouk, alors, souriait derrière sa main et donnait à son histoire un tour inattendu qui lui faisait rejoindre, enfin, les grands secrets. Ses histoires étaient ainsi comme des ponts jetés de peuple en peuple, par-dessus les océans et les déserts. Les distances, les différences de races ou de langues ne comptaient plus.

A Rome, en Chine et dans les temples du Tibet, les contes de Bardouk révélaient leur signification unique, les hommes s'y reconnaissaient frères et s'y contemplaient réciproquement avec amour. Des fils d'or flottaient dans l'univers auxquels se suspendaient les âmes illuminées qui s'élançaient ainsi les unes vers les autres, enflammées d'une grande tendresse. Le jour où Bardouk mourut, ce fut une voix aérienne qui se tut, et les messages coururent désormais entre les doigts du vent ou des torrents souterrains. Avec la mort de Bardouk, aussi, commença la décadence de cette ville. Nous sentions qu'elle était prête à subir le désastre, que ce soit une invasion étrangère, une terrible épidémie ou une catastrophe inconnue. Les signes l'annonçaient.

La vie demeurait douce cependant. Le jardin, au milieu duquel je vivais avec Alana, refleurit au printemps. Les premières roses s'épanouirent au moment même où notre premier enfant commença à crier. Les grands nuages passaient sur le ciel rond, avec une bienveillance quiète et sereine. L'air sentait la fraise et le lilas. De jeunes chats dorés se poursuivaient joyeusement dans l'herbe neuve. L'atmosphère était fraîche comme une pierre mouillée.

(A suivre.)

Illustration d'André Hofer

Petites annonces

Les réponses aux annonces domiciliées C.A.P. doivent être mises sous double enveloppe (joindre 2 timbres à 15 fr. non collés) et adressées à N° ...... C.A.P., 146, rue Montmartre, Paris.

PROPRIETES

AMBOISE (I.-et-L.) A. V. Belle maison

et Bardouk, épuisé par son trop grand amour, mourut aussitôt.

En s'éloignant, les auditeurs se demandaient comment l'histoire se serait achevée, s'il l'avait terminée. Ils ne savaient pas qu'elle ne pouvait pas finir autrement. Nous, ses amis, nous portâmes Bardouk dans la maison en ruine où il logeait, parmi les fantômes et les oiseaux de nuit. Nous le veillâmes jusqu'au matin, éloignant les chouettes et les revenants qui accouraient pour le voir. Cette maison n'avait pas de toit, les murs construits en brique sèche s'effritaient et tombaient en poussière.

*

Bardouk n'avait pas voulu qu'on bâtit pour lui un tombeau neuf. Je ne sais si ce fut par modestie, ou, au contraire, par extrême orgueil. Il avait désigné expressément le monument dans lequel nous devions l'enterrer. C'était un tumulus qui s'élevait à quelque distance de la ville, dans la vallée. On supposait que des rois d'autrefois, ou des conquérants, reposaient là. L'herbe avait poussé sur le monticule.

Sur une des pentes du tumulus, à l'endroit marqué par une pierre grise, en forme de lion, mais si usée qu'elle était devenue méconnaissable, nous creusâmes et trouvâmes l'entrée d'une galerie. Les murs de marbre blanc, lisses et crémeux, portaient des figures et des inscriptions. Certaines de ces images que je regardai furtivement, tandis que nous portions le cadavre de Bardouk le long de ce couloir, me rappelèrent quelques épisodes de ses histoires. Peut-être avait-il déjà habité là. Les reflets des lampes tailladaient brutalement les bas-reliefs : des figures se mirent à danser et à bondir. L'atmosphère était lourde, humide, un peu effrayante. Seuls les Fils des Etoiles étaient là, nous avions transporté le corps, furtivement, à l'aube, pour éviter la curiosité du peuple. Ce couloir descendait légèrement puis s'arrêtait devant un puits. Selon l'histoire, il fallait prendre garde à ne pas laisser tomber le conteur dans ce puits : pourtant, une lampe que nous descendîmes au bout d'une corde ne révéla qu'une sorte de fosse maçonnée et complètement vide. Nous la franchîmes sur des planches que nous avions apportées, et continuâmes notre route. Le couloir était plus étroit, maintenant privé d'ornements, et descendait selon une pente plus rapide. Il devait y avoir longtemps déjà que nous marchions, me semblait-il, et le corps de Bardouk devenait de plus en plus lourd à mesure que nous nous rapprochions du but. Le couloir fit un coude brusque, à droite, et déboucha abruptement dans une salle assez grande.

Elle était bien telle que le conteur l'avait décrite. Sur le sol, recouvert de sable gris, reposaient des ustensiles familiaux semblables à ceux que l'on rencontre dans la maison la plus modeste. Seule la place qu'ils occupaient et leur situation les uns par rapport aux autres révélaient leur importance. Je sus ainsi qu'il était interdit de toucher à ce vase, de s'asseoir sur ce tabouret. Nous allumâmes une lampe qui pendait à la voûte et qui était garnie d'huile, avec une mèche neuve. Au-dessous de la lampe, il y avait un cer-

donnaient à des détails insignifiants une importance absurde et oubliaient la pointe essentielle. Leurs maladroites imitations déçurent si bien le public qu'ils comprirent qu'ils faisaient fausse route en essayant de singer l'inoubliable Bardouk. Cette contrainte leur pesait, d'ailleurs : ils aimaient mieux s'abandonner à leur talent naturel, qui les conduisait vers la farce, les aventures romanesques, les plaisanteries équivoques, les amours dramatiques et sanguinaires.

Au bout de quelque temps, l'atmosphère même de la ville fut transformée. Les places ressemblaient maintenant à des volières jacassantes. Les magistrats durent prendre un édit pour interdire aux conteurs de s'installer dans le creux des grandes portes, car ils gênaient par leurs cris les débats des tribunaux qui y siégeaient ou barraient l'accès des rues par la foule des curieux qui se pressaient pour les entendre. Le peuple prit fait et cause pour ses amuseurs, si bien qu'il y eut un commencement de révolte, et les échevins durent céder. Enorgueillis par ce succès, les conteurs étalèrent leur impudence dans la ville qui s'était donnée à eux. Il nous arrivait, à nous aussi, parfois, de nous asseoir dans leur auditoire et même de laisser entraîner notre imagination par les eaux lourdes de leur verve, mais ce n'était pas de gaîté de cœur que nous nous laissions repaître ainsi de sottises et d'abjections. Nous regrettions le temps que nous avions perdu à les écouter, nous nous rappelions l'art délicat et secret de Bardouk, et nous nous éloignions appesantis par une mauvaise ivresse, cachant notre visage derrière nos manches pour que personne ne vît que nous pleurions.

Pour échapper à ce morne sortilège, nous prîmes l'habitude de nous rassembler sur le tumulus, les soirs où les Fils des Etoiles ne se réunissaient pas sur le vieux bastion. Nous nous sentions plus près de la terre divine et profonde quand nous avions sous nos pieds l'herbe recouvrant le corps de notre ami. Silencieux, nous écoutions, comme si une voix avait pu retentir dans le creux de ce tombeau et traverser toutes les couches de rocher et de végétation avant d'arriver jusqu'à nous. Nous apportions quelquefois des libations de vin et de lait : du lait de chamelle et de ce vin de Khorassan qu'il aimait au point de s'enivrer de temps en temps. Nous savions que ces offrandes traversaient le sol et s'égouttaient dans la cuve de pierre rouge où il reposait, pareil à un ver emmitouflé dans son cocon. Nous attendions qu'il ressuscitât, mais la Mère des Signes nous dissuadait d'attendre ; les métamorphoses, disait-elle, se faisaient lentement et nul n'était capable de prévoir sous quelle forme Bardouk reparaîtrait sur la terre : ce pouvait-être sous la forme d'un brin d'herbe, d'un ruisseau, d'un lézard, d'un prince ou d'un voyant, et si nous rencontrions notre ami, la plupart d'entre nous ne le reconnaîtraient pas. Ces avertissements nous plongeaient dans la tristesse et le découragement. On eût dit que la vie sans Bardouk était devenue insupportable.

Naguère il était impossible de redire exactement un conte de Bardouk ; celui qui s'y risquait finissait par s'embrouiller et l'affaire tournait toujours à sa confusion ; on eût dit que le tissu du récit était construit sur une sorte de labyrinthe dont un seul homme avait la clef. J'ai entendu des hommes intelligents et attentifs bredouiller péni-

bourgeoise libre. S'adr. : Mercier, not., Amboise.

TOURISME

LIGNES AERIENNES
sur
DEAUVILLE
BRUXELLES - DEAUVILLE
Quotidien dans les deux sens
PARIS - DEAUVILLE
Quotidien dans les deux sens
LONDRES - DEAUVILLE
3 et 4 services quotidiens
Pour tous renseignements :
BRUXELLES : S.A.B.E.N.A,
145, rue Royale
PARIS : AIR FRANCE
117, Champs-Elysées et 2, rue Scribe
LONDRES :
AIR FRANCE et B. E. A.
52-54, Haymarket 14-20, Regent Street

PARIS-LA BAULE
PAR AIR-FRANCE
SERVICE QUOTIDIEN

Départ Le Bourget ...... 10 h. 50
Arrivée La Baule .... 12 h. 35
Départ La Baule .... 15 h. 15
Arrivée Le Bourget ...... 17 h.

Al. : 4.800 fr. - A-R. : 8.640 fr.

Réservez vos places
AIR-FRANCE 119, Champs-Elysées
2, rue Scribe. Paris
et Casino de La Baule

COURS DU SOIR
pour les J. F. désirant préparer
une CARRIERE SOCIALE
36, rue de Lisbonne, PARIS-8e
Renseignements sur demande

LES NOUVELLES LITTERAIRES
ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES
146, rue Montmartre, PARIS (2e)
Central 80-13
Directeur : André GILLON
Rédacteur en chef : FREDERIC LEFEVRE
Comité de rédaction :
André GILLON, Jacques MOREAU
FREDERIC LEFEVRE, André GEORGE
Adresser la correspondance au rédacteur en chef
Le numéro : 18 Fr. (chaque jeudi)

CONDITIONS D'ABONNEMENT
(d'après les tarifs postaux actuels)

FRANCE et UNION FRANCAISE
Six mois .... 350 fr.
Un an .... 660 fr.

ETRANGER
Six mois .... 650 fr.
Un an .... 1.200 fr.
(pour tous les pays sans exception)

Les abonnements partent du 1er de chaque mois

ABONNEMENTS
LIBRAIRIE LAROUSSE
13 à 21, rue Montparnasse, Paris (6e)
Compte chèque postal 153-83 Paris
REGIE DE LA PUBLICITE :
C.A.P., 146, rue Montmartre, Paris (2e)
Louvre 08-35